

Extraits d'une âme baladeuse

Je passai quelques jours à la *Villa Scacciapensieri* à Sienne. Qui, en dépit des lourds bombardements alliés sur la gare ferroviaire proche, avait été miraculeusement épargnée. Comme jadis, les automobiles des clients devaient être garées sous les arbres bordant une aire de stationnement, à droite de la grille d'entrée. Seule tolérance de l'hôtel : à son arrivée, l'hôte motorisé pouvait remonter l'allée pour s'arrêter devant l'entrée. Le portier enlevait alors prestement les bagages. Puis il ramenait le véhicule sur le lieu de stationnement, en faisant généralement grincer la boîte à vitesses des voitures qu'il n'avait pas l'habitude de conduire.

A l'inverse, lors du départ, pas question que le client revienne lui-même avec son véhicule devant l'entrée pour charger ses bagages. Pour regagner son automobile sur l'aire de stationnement, il était obligé de participer à une sorte de formalité protocolaire empreinte de gravité. Avec le sérieux d'un ordonnateur des pompes funèbres, le portier prenait la tête du cortège des hôtes, poussant devant lui une petite charrette de bois sur laquelle il avait entassé les bagages avec le même soin que s'il s'était agi d'autant de petits cercueils.

Alors que Palmiro, le concierge, plaçait mes affaires dans le coffre à bagages de la FIAT, je l'interrogeai sur les prévisions du temps pour la journée. Distraitement, il me balança :

- Le temps, *Dottore* ? Comment, quel temps ? Ah, oui... la météo pour aujourd'hui ? Pour la balade avec votre *bellissima machina* ? Soleil et chaleur toute la journée !

Plus intéressé par ma voiture que par la météo, Palmiro poursuivit :

- *Veramente, una bellissima machina, Dottore*, même si ce n'est qu'une FIAT italienne ! s'extasia-t-il en caressant avec la délicatesse de l'aveugle – mais sans que je le lui permisse – le tissu assorti des sièges. Et le volant crème.

Puis, de l'ongle de son index, il tapota les chromes pour évaluer leur épaisseur à la gravité du son. Brillants comme ils l'étaient, peut-être passaient-ils pour une sorte de luxe ostentatoire (et inutile) dans un pays qui peinait à se relever de la guerre.

Palmiro me lança soudainement une remarque incongrue pour un concierge d'hôtel de cette catégorie :

- Dire que jamais je ne pourrai m'en offrir une comme celle-là. Surtout décapotable. Même si je travaillais et économisais toute ma vie. Vous trouvez cela juste, *Dottore* ? Vous, seriez-vous motivé à travailler beaucoup pour gagner aussi peu que moi ?

Lui ayant déjà glissé un confortable pourboire lors de mon arrivée, je fis la sourde oreille. D'autant que mes préoccupations ne portaient nullement sur sa dialectique aux relents de *Partito Comunista Italiano* mais bien sur mon itinéraire du jour.

Me diriger vers le tragique lac Trasimène ? Et, peut-être, m'enfoncer dans les brumes complices qui permirent à Hannibal de vaincre l'armée romaine ? Ou me rendre vers le nord-ouest, en direction des arrogantes tours et enceintes de San Gimignano, alors visitées avec mes parents ?

- *Veramente, chè bella machina, Dottore !* répéta-t-il. Et quelle chance avec la météo : selon la radio, ce mois de juin est le plus ensoleillé et le plus chaud depuis onze années ! Une aubaine pour les conducteurs de voitures décapotables, *Dottore* !

De tels propos démontraient la candeur de l'homme. D'abord, l'ignare pensait qu'en m'affublant d'un titre académique auquel je ne pouvais prétendre, il obtiendrait une rallonge de pourboire. Et, surtout, il méconnaissait les réalités auxquelles était confronté le conducteur d'un cabriolet. Était-ce trop demander à un concierge d'hôtel de cette catégorie d'imaginer que, malgré l'air rafraîchissant de la vitesse, trop de soleil accablait l'automobiliste et modérait ainsi l'exquis agrément d'une promenade à ciel ouvert ?

Trasimeno ou San Gimignano ? Je décidai de ne rien décider. Et de confier mon itinéraire au hasard : à chaque intersection, bifurquer à gauche. Au fond, n'étais-je pas gaucher ? Avec toutefois une sorte de clause échappatoire : ne m'y engager que si la route m'inspirait confiance.

* * *

(...)

A Volterra, je devais bien être le seul à trouver ces comportements extravagants. Personne n'y prêtait la moindre attention. Au contraire : ceux que je croisais me dévisageaient comme un extra-terrestre, de la catégorie *rara species*, tant mon apparente normalité devait leur paraître anormale et suspecte.

Après avoir longé avec mon véhicule quelques rues de la ville, l'extraordinaire *Piazza dei Priori* (ou peut-être *Signori*, *Manzoni* ou *Mussolini*, je ne m'en souviens plus exactement) se présenta à mes yeux. Envahie de monde.

Avec une ferveur et une joie toute italienne, les habitants s'apprêtaient à y célébrer un anniversaire historique ou un armistice. Aussi avaient-ils hissé aux bâtiments voisins des drapeaux républicains, vert-blanc-rouge. Et fermé des gonfalons sur les hampes fixées aux constructions. Et accroché des oriflammes tricolores aux hauts mâts de bois, fraîchement peints en blanc, dressés tout autour de la *piazza*.

De temps à autre, un coup de vent, plus soutenu, animait ces décorations, dévoilant ainsi aux badauds l'avancement des travaux.

Allégories vivantes de la Mort, d'impassibles vieilles enveloppées dans de larges châles noirs se trouvaient assises côte à côte sur les premiers bancs bordant la *piazza*. Parfois, elles s'assoupissaient brièvement. Leur tête basculait alors vers l'avant. Ce qui les réveillait en sursaut. D'un regard sombre et distrait, elles suivaient à nouveau l'agitation ambiante qui ne paraissait plus les concerner. Leur esprit avait probablement déjà quitté ce monde.

Et puis, il y avait des vieux. Mal rasés. Souvent édentés. Du coin de la bouche de certains s'écoulait un mince filet de salive qui faisait briller le bas de leur joue. Habillés aussi d'un pantalon retenu par des bretelles. Par-dessus leur maillot de corps, une chemise usée, monocolore et foncée. A coup sûr, une horde de *camicie nere*, rescapée de la Marche sur Rome, cloques aux pieds comprises.

Imbus d'une illusoire importance, traînant leurs savates d'un endroit à l'autre de la place, ces périmés de l'Histoire dispensaient d'acribes conseils aux décorateurs improvisés. De même qu'à quelques employés municipaux égarés. Personne ne les écoutait. Leurs vaines recommandations s'envolaient par-dessus les vallons entourant Volterra, pour se fondre dans la profondeur bleue et brumeuse de l'éther toscan. A moins qu'elles ne se fussent également dirigées sur Rome.

Sur la *piazza*, chacun travaillait pour soi. Pourtant, tous se lançaient des ordres. Couraient, gesticulaient, déballaient du matériel, déplaient des oriflammes, les repliaient. Ou, simplement, envoyaient des coups de pieds dans les emballages vides pour les repousser.

Même l'excès de joie propre à toute manifestation italienne n'expliquait pas les comportements exaltés que j'observais. Ils ne pouvaient provenir que d'êtres mentalement perturbés ou d'âmes dérangées. Comme celles des autres habitants de Volterra que j'avais croisés.

La décoration de chaque arbre de la *piazza* répondait, elle, à deux rituels complémentaires qui s'interpénétraient.

D'abord, celui des adolescents. La chemise ouverte sur la poitrine, ils s'activaient autour des arbres comme autant de servants de messe autour de l'autel. Ils levaient régulièrement leurs yeux vers les frondaisons pour observer les jeunes filles en jupe qui s'y trouvaient. Avec une curiosité soutenue, ils scrutaient les dessous de leurs jupes. Portaient-elles de petites culottes ? Ou apercevaient-ils une touffe de poils noirs ?

Le second rituel était celui des jeunes filles. Avec la grâce de jeunes Muses champêtres, elles s'élevaient dans les arbres au moyen d'échelles appuyées aux troncs. Derrière elles, elles tiraient de longues guirlandes électriques, hérissées d'ampoules multicolores. Ainsi que de grands soleils boursoufflés, en papier doré et scintillant.

Mais surtout, à l'aide d'une corde à nœud coulant qu'elles leur avaient passée autour du cou, elles pendaient aux branches des personnages en papier mâché, de taille humaine, couleur terre de Sienne : des pendus.

De temps à autre, une guirlande électrique tombait. Sur les gravillons, les ampoules multicolores volaient en mille éclats. A chaque fois, s'élevaient de longs commentaires accompagnés des rires moqueurs de badauds.

Malgré la brillance des soleils en papier doré, mon attention n'était retenue que par les personnages pendus. Par les pendus.

Car, en les fixant des yeux, j'avais effectivement senti un soulagement dans ma tête et mon corps. Les habituelles brumes qui habitaient mon esprit s'estompaient rapidement. Mais brièvement. Car, peu après, jaillit à nouveau la vision de mes camarades se balançant au bout d'une corde. A l'extrémité du canon de nos inutiles chars empêtrés sur le Ostfront.

(...)

En arrivant sur la *piazza*, j'avais également remarqué, dans la foule, un homme d'un certain âge, au visage buriné et surmonté d'une belle et abondante chevelure blanche. Comme souvent chez les bellâtres de la péninsule, il l'avait tirée vers l'arrière du crâne où elle se terminait en boucles. A deux détails près, l'homme jouissait de cette beauté propre aux acteurs de films péplums (je l'aurais bien vu dans le rôle d'un sénateur romain) : un corps peu musculeux et une dentition incomplète.

Nerveusement, il traversait la place, puis revenait sur ses pas. J'imaginai que comme tout Italien, il cherchait un interlocuteur pour converser. Alors, s'approchant de ma FIAT, il m'interpela en gesticulant :

- *Ah ! che bella piazza ! che bella piazza !* (pour une fois qu'il ne s'agissait pas de ma *macchina*) me lança-t-il, en balayant la place d'un geste aussi auguste que celui du semeur. Et les pendus, vous les avez vus ? Magnifiques, non ?

- Vus, oui ! Mais pourquoi, diable, pendre des humanoïdes aux arbres ?

- Extraordinaire ! s'exclama-t-il, interloqué. Vous venez d'employer un terme exact !

- Pendre ?

- Non !

- Humanoïde ?

- Non, mais « diable » !

Me dévisageant par-dessus ses lunettes demi-lune, il se présenta :

- Sergio Moresi, *Professore ordinario alla Scuola di specializzazione in archeologia* de l'université de Rome. *Conosco tutta la storia della città di Volterra*. Je connais toute l'histoire de la cité de Volterra. A propos, vous n'auriez pas une cigarette ?

Selon le principe « mieux vaut ne pas s'intéresser aux animaux affamés », je ne réagis pas. Ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre :

- Bon... on trouve l'origine de ces pendus dans une vieille tradition toscane de la pré-Renaissance. Les *castellari*, soit les propriétaires des *casetorri* – vous savez, ces habitations construites en forme de tour ou flanquées d'une tour carrée, haute comme celles que l'on aperçoit encore à Sienne ou à San Gimignano – introduisirent un droit de passage exclusif sur leur bien-fonds. Cela leur permit évidemment de percevoir de confortables péages auprès des utilisateurs. Vous me suivez ?

- Oui, oui, mais quel rapport avec les pendus ?

* * *